

THÈSE DE

PARIS.

1888.

N^o. 76.

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

LA PRIÈRE

DANS

L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS

ÉTUDE EXÉGÉTIQUE

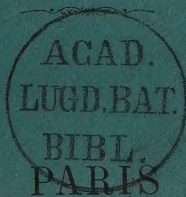
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le mardi 24 juillet 1888, à 4 heures

PAR XAVIER KÖENIG



LIBRAIRIE FISCHBACHER

SOCIÉTÉ ANONYME

33, RUE DE SEINE, 33

1888

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADEMIE DE PARIS

LA PRIÈRE

DANS

L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS

ÉTUDE EXÉGÉTIQUE

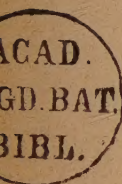
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le mardi 24 juillet 1888, à 4 heures

PAR XAVIER KÆNIG



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

SOCIÉTÉ ANONYME

33, RUE DE SEINE, 33

1888

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE :

M. MÉNÉGOZ, *Président de la soutenance.*

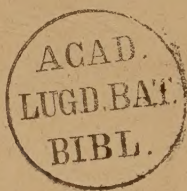
MM. MÉNÉGOZ

VIGUIÉ

MASSEBIEAU

} *Examineurs.*

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.



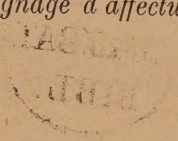
N° 111.

A

MONSIEUR LE PROFESSEUR

EUGÈNE MÉNÉGOZ

Témoignage d'affectueuse reconnaissance.



INTRODUCTION

Avant d'entrer directement dans l'étude de la *Prière dans l'Enseignement de Jésus*, il est nécessaire de donner une brève notice des *sources* de notre travail et d'indiquer la *méthode* qui nous a guidé.

Les quatre Évangiles selon Matthieu, Marc, Luc et Jean sont les sources les plus anciennes pour la vie de Jésus. Quelle est leur valeur historique¹? La critique, sur ce point, est arrivée à des résultats aussi certains qu'on pouvait l'espérer. *Marc* est généralement reconnu, à part quelques exceptions, comme le plus ancien document de la vie de Jésus. Viennent ensuite les *λόγια* de Matthieu, qui ont été utilisés et en partie reproduits par le premier Évangile dit de Matthieu, et un peu plus tard par Luc. Les *λόγια* et Marc sont le fonds commun d'où ont été tirés

¹ Sur ce point, je m'en remets aux résultats obtenus par les maîtres de la critique contemporaine, en particulier à MM. Holtzmann, *Einleitung zum Neuen Testament*, 2. Aufl., 1886; B. Weiss, *Einleitung zum Neuen Testament*, 1886; A. Sabatier, cours sur l'*Introduction aux livres du Nouveau Testament* (inédit), dont j'ai mis largement à contribution les savantes études.

notre Matthieu et notre Luc actuels. Luc a eu connaissance d'autres sources écrites ou orales qui indiquent déjà une évolution dans la pensée religieuse de la première communauté chrétienne. D'après plusieurs indices que j'ai signalés dans le cours de mon travail, Luc n'aurait pas connu notre Matthieu actuel¹. Il aurait indépendamment puisé dans Marc, les *λόγια* et d'autres traditions courantes.

Jusqu'ici nous avons des sources sûres, qui nous laissent percevoir dans toute sa clarté la personnalité de Jésus. On le sent vivre, agir, souffrir, on assiste à ses luttes et à ses victoires. Ce n'est plus le cas pour le quatrième Évangile. Je ne serais pas éloigné de regarder Jean comme l'auteur de cet écrit anonyme, car je ne puis comprendre autrement l'unanimité de la tradition ecclésiastique. Mais si l'on accorde à Jean la rédaction du quatrième Évangile, on est encore loin d'avoir satisfait la critique. En effet, on sent tellement la préoccupation personnelle de l'auteur, son point de vue subjectif a tellement fait disparaître la figure historique du Christ que l'historien se voit forcé de choisir entre les Synoptiques et le quatrième Évangile. L'étude des textes montrera que, quelle que soit la valeur de Jean pour l'histoire de la pensée religieuse, elle est pour ainsi dire nulle pour la reconstitution de la personnalité vivante de Jésus².

¹ D'après Wendt (*Die Lehre Jesu*, I, Göttingen, 1886, p. 207), Luc aurait connu notre Matthieu. Mais l'ayant lu depuis longtemps, il l'aurait en partie oublié; d'où les divergences dans les passages parallèles avec Matthieu.

² Wendt, dans l'ouvrage cité plus haut, a cru trouver dans le quatrième Évangile une source authentique rédigée par Jean, remaniée et fondue dans un ouvrage postérieur (*notre Évangile actuel*) par quel-

Il nous reste maintenant à indiquer les ouvrages dont nous nous sommes servi dans notre étude.

Tout d'abord le grand ouvrage de Schürer¹ nous a été d'une grande utilité pour nous orienter au sein de la vie religieuse d'Israël à l'époque de Jésus. Nous mentionnons aussi le livre de M. le professeur Stapfer².

Nous avons consulté avec beaucoup de fruit les commentaires de Reuss et de Meyer³.

En général, les « Vies de Jésus » nous ont donné très peu. Cependant nous devons faire exception pour les ouvrages de Th. Keim, qui se distinguent par leur fine psychologie⁴.

Pour la première partie de notre travail, nous avons

qu'un de ses disciples. Cette source, d'après lui, facile à retrouver et à séparer de l'ensemble, nous donnerait un document d'une valeur égale à celle de Marc et des λόγια. Malheureusement cette « Theilungs-Hypothese », renouvelée de Weisse et de Schenkel, n'est pas soutenable. Dans le quatrième Évangile, je ne puis retrouver avec Wendt les contradictions doctrinales qu'il y voit; l'ouvrage est d'une unité parfaite, artistement travaillé, la pensée se déroule logique et conséquente. Ce qui étonne au contraire, dans l'hypothèse de Jean auteur, c'est l'unité et le talent littéraire qu'a déployé l'auteur dans la composition de cet écrit.

¹ E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 2. Aufl., II., 1886.

² E. Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, 3^e édition, 1888.

³ E. Reuss, *Histoire évangélique*, Paris, 1876. — Meyer's *Kommen-tar über das Neue Testament: Matthäus*, 7. Aufl., von B. Weiss, 1883; *Marcus und Lucas*, 7. Aufl., B. Weiss, 1885; *Johannes*, 7. Aufl., B. Weiss, 1886.

⁴ Th. Keim's *Geschichte Jesu von Nazareth*, 3 Bände; *Geschichte Jesu*, 2. Aufl., Zürich 1875, passim, particulièrement p. 104, 115, 177 et suiv., 305 et suiv., 364 et suiv.

consulté avec intérêt l'excellente thèse de M. W. Baldensperger¹.

Parmi les monographies écrites sur la Prière, j'ai naturellement peu ou pas consulté celles qui avaient pour but d'exposer la théorie de la Prière au point de vue dogmatique. Je ne fais ici qu'œuvre d'exégèse, et j'ai dû me restreindre aux travaux ayant trait spécialement à l'étude de mon sujet. Je mentionnerai les articles « Prière » dans les Dictionnaires et Encyclopédies², et la Monographie de Kamphausen³.

Il me reste à parler de deux monographies ayant traité plus spécialement la « Prière dans l'enseignement de Jésus ».

Le premier essai est un article, paru en 1881⁴, d'Auguste Werner. Ce travail est objectif et d'une extrême concision, qualité assez rare chez un Allemand. Il commence par une étude philologique des termes employés dans les Évangiles pour exprimer l'acte de la Prière. Puis il passe à l'étude de la *Prière de Jésus*. Pour cette étude, les Synoptiques peuvent seuls apporter quelque clarté dans la

¹ W. Baldensperger, *Das Selbstbewusstsein Jesu im Lichte der messianischen Hoffnungen seiner Zeit*. Strasbourg, 1888 (voir le compte rendu dans la *Revue des religions*, 1888, mars-avril, p. 240, et dans les *Annales de Bibliographie théologique*, 1888, 15 Juin).

² *Real-Encyclopädie f. protest. Theol. und Kirche*, 4. Bd.: *Gebet*, von C. Beck; *Gebet bei den Hebräern*, von W. Pressel; *Gebet des Herrn*, Dr. Ebrard. — *Schenkel's Bibel-Lexicon*, von Gass; *Gebet des Herrn*, J. R. Hanne. — *Riehm's Handwörterbuch des Biblischen Alterthums*, *Gebet*, von Delitzsch; *Vater unser*, von Delitzsch.

³ Kamphausen, *Das Gebet des Herrn*, 1866.

⁴ August Werner (Oberpfarrer in Guben), *Die Gebete Jesu und Jesu Lehre vom Gebet, nach den Evangelien* (*Jahrbücher f. prot. Theol.*, 1881, p. 385-413).

question (p. 398). La deuxième partie expose l'*Enseignement de la Prière*. Je veux seulement remarquer ici qu'avec la majorité des critiques, Werner préfère pour le texte et le contexte du « Notre Père » Luc à Matthieu ¹.

Le second en date est l'importante étude de Paul Christ, couronnée par la société de La Haye pour la défense du Christianisme ². Malgré ses qualités, qu'il y aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître, cette étude nous a cependant déçu. Nous attendions mieux. L'auteur se rattache à l'école de Baur et de Volkmar (p. 12) et semble par conséquent ignorer la riche littérature contemporaine qui sur presque tous les points est revenue des affirmations souvent hasardées de l'École de Tubingue. Pour lui, Marc a été écrit en 73, Luc vers 100 et Matthieu plus tard (vers 110). Luc et Marc ont été inspirés par la théologie paulinienne (p. 10). Quant au 4^e Évangile, « d'une manière de plus en plus unanime (?) », la critique le place vers l'an 150 ». L'auteur se contente donc d'une critique

¹ De même Ritschl (*Unterricht in der christl. Religion*, Bonn, 1886, p. 75), sans cependant donner ses raisons.

² Paul Christ (früher evangelischer Pfarrer, jetzt Stadtarchivar in Chur, canton Graubünden, Schweiz), *Die Lehre vom Gebet nach dem Neuen Testament, ein Beitrag zur Kenntniss und Würdigung des ursprünglichen Christenthums*. Leiden, 1886, 198 pages. Six chapitres : 1. *Gegenstand der neutestamentlichen Anbetung* (p. 1-15); 2. *Inhalt des neutestamentlichen Gebetes* (p. 15-41); 3. *Kraft und Wirkung des Gebetes nach neutestamentlicher Anschauung* (p. 41-79); 4. *Wesen und Geist des neutestamentlichen Gebetes* (p. 79-114); 5. *Die wichtigsten Formfragen in Bezug auf das Gebet im Lichte des Neuen Testaments* (p. 114-171); 6. *Würdigung des ursprünglichen Christenthums nach seiner Lehre vom Gebet*. — Voir dans la *Revue de théologie et de philosophie* de Lausanne, mars 1888, un excellent article du docteur F. C. J. van Gœns sur cet ouvrage.

qui a déjà plus de 30 ans de progrès derrière elle. D'autre part, dans la tractation du sujet, nous ne le verrons jamais aborder la question avec le calme de l'historien. Il est rationaliste avant d'être historien. Et au lieu d'exposer scientifiquement la pensée de Jésus, il cherche toujours à défendre avant tout son point de vue philosophique. Il fait de Jésus un spiritualiste rationalisant, et lui retire ainsi toute l'originalité de son enseignement. Ce n'était pas la peine de faire descendre Jésus des hauteurs de l'antique métaphysique scolastique, pour le faire disparaître de nouveau sous le voile d'une autre métaphysique tout aussi peu fondée que l'ancienne. Le Rationalisme a été nécessaire ; il a fait son œuvre, et même une grande œuvre, puisque, par réaction, il a produit Schleiermacher et la critique historique. Mais il est dépassé. Enfin, la phrase occupe trop de place dans cet essai : c'est à se demander si l'on a affaire à un polémiste ou à un prédicateur, et non à un historien. M. Christ reproche presque à Jésus et aux apôtres de n'avoir pas connu nos théories modernes sur le monde !

Nous en avons fini maintenant avec nos sources. Nous terminerons en disant en quelques mots dans quel esprit nous avons entrepris ce travail.

Nous nous sommes efforcé d'aborder notre sujet avec autant d'impartialité que possible, cherchant avant tout à suivre ce principe de Descartes, « que pour atteindre la vérité, il faut une fois dans sa vie se défendre de toutes les opinions qu'on a reçues ». Avons-nous réussi dans nos efforts ? Les pages qui suivent peuvent seules donner une réponse satisfaisante. Nous avons voulu être scientifique,

et nulle autre ambition ne s'est mêlée à nos recherches. Nous croyons à la théologie scientifique ; aussi sommes-nous persuadé que le théologien, s'il veut prouver le caractère scientifique de sa discipline, doit aborder ses études avec l'unique et ferme résolution de rechercher avant tout le vrai. Du jour où une doctrine imposée, ou même une philosophie reçue peut influencer le critique ou l'historien, ce n'est plus de la science. A celui qui croit à la vérité, la stricte méthode scientifique ne porte jamais ombrage, puisque c'est l'amour de la vérité qui l'inspire.

Quant aux résultats obtenus, nous nous garderions bien de les considérer comme absolument définitifs. Toute question est toujours ouverte. A celui qui a plus de lumière reste toujours le droit et le devoir de creuser de nouveau le problème et de le présenter sous le jour qui lui paraît le plus vrai : car rien n'est absolu ici-bas.

LA PRIÈRE

DANS L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS

PREMIÈRE PARTIE

JÉSUS EN PRIÈRE

« Hoc est ingenium filiorum Dei ut quam frequentissime orationibus vacent; nam illud est Dei Providentiam agnoscere. »

Petrus Martyr Vermilius. (Loc. comm. III, 13.)

Pour juger de la valeur de l'enseignement d'un homme en matières religieuses, il est indispensable de comprendre d'abord quelles expériences l'ont amené à la conviction qu'il veut communiquer. Le fondateur du Christianisme ne peut être mis en dehors de cette règle ; bien plus, comme tel, ses croyances et ses actes doivent attirer toute notre attention, et rien ne peut être plus instructif que de rechercher la genèse et le développement de sa pensée religieuse, les influences qui ont pu déterminer ses croyances, dans quelque direction que ce soit.

Aussi, au moment où nous allons chercher ce que Jésus pensait de la prière, cette expression la plus haute du sentiment religieux, nous allons le considérer en prière. Et quand nous l'aurons vu aux prises avec la tentation, chercher dans la prière la victoire et la paix, nous saurons ce que vaut son enseignement.

1. *Conscience religieuse de Jésus.* — Il est impossible de faire une psychologie complète de Jésus, les documents manquent ou sont insuffisants. Cependant une étude attentive des sources nous permet tout au moins de reconstituer les grandes lignes de sa conscience religieuse. Avant tout, une conscience de Dieu, comme aucun homme n'en a jamais eu de pareille. Pour Jésus, Dieu est le Père qui veille sans cesse sur ses enfants et qui veut leur bien ; ce bien voulu de Dieu doit se réaliser dans le royaume de Dieu ou royaume des cieux.

Jésus n'est pas philosophe ni docteur ; il ne spéculé pas sur la nature de Dieu ; Dieu est pour lui d'une réalité immédiate, il le saisit par une intuition directe.

En même temps qu'il révèle cette haute notion de Dieu comme Père, il a une conscience très nette de sa dépendance absolue de Dieu ; il exprime cette dépendance par les termes courants de Père et de Fils. Il se sent Fils de Dieu ; il sait par conséquent ce que le Père veut, et cette volonté de Dieu, il veut la révéler aux hommes. Ainsi sa conscience de dépendance, loin de le jeter dans le quietisme paresseux, le pousse à l'action. Le royaume de Dieu, qu'il ne voit pas réalisé au milieu des légistes et des orthodoxes de son temps, il veut le prêcher aux humbles et aux pauvres, « car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux ».

Alors Jésus se sent appelé, choisi par Dieu pour cette œuvre. Alors il se révèle comme Messie, l'oint de Dieu. C'est précisément l'acceptation de cette vocation qui va le plonger dans des luttes douloureuses et cruelles¹ qui le poursuivront jusqu'à ses derniers moments. Il connaissait trop bien les espérances de son peuple; et ce n'était pas sans peine qu'il devait chasser loin de lui les tentations de pouvoir et de domination, principaux attributs du Messie juif. Aussi le verrons-nous prier Dieu de le délivrer de cette tentation de Satan. On ne saurait trop insister sur la réalité, sur la ténacité de ces tentations sur l'âme de Jésus.

2. *Tentations et luttes.* — Depuis la captivité, les Juifs attendaient le Messie libérateur², qui devait soumettre tout le monde, ramener au pays les enfants d'Israël dispersés, écraser tous les ennemis, relever Jérusalem, et faire de la ville sainte le centre du royaume de Dieu, gouverné par le Messie, sous la direction immédiate du Très-Haut.

Cette idée n'avait jamais disparu d'Israël, et sous le joug romain elle n'avait fait que devenir plus intense.

Quand Jésus commença sa mission, l'idée messianique dans tout son matérialisme se leva devant lui; et c'est dans la solitude, par la prière et le jeûne, qu'il put lutter contre elle.

La légende nous a rapporté cette lutte intérieure sous la forme de la « Tentation au désert » (Matth. 4, 1-11. Marc, 1, 12-13. Luc, 4, 1-13). Suivons le détail des

¹ Lipsius, *Dogmatik*, p. 570.

² Schürer, *l. c.*, p. 417-466.

tentations, et nous saisissons sur le vif les phases de cette préoccupation messianique. Le Diable tente Jésus, il lui dit : « Change ces pierres en pains; jette-toi du haut du Temple », — dans les deux cas, miracles immédiats de Dieu pour sauver son oint; puis il lui montre tous les royaumes du monde et les lui offre, à la condition qu'il se prosternerait devant lui et l'adorerait, lui Satan, le prince de ce monde. Que signifie tout cela? Évidemment c'est le fantôme du Messie juif qui se tient devant Jésus. On en reconnaît tous les traits: l'homme puissant qui fait des miracles, homme que Dieu a revêtu de sa puissance, puis tous les royaumes du monde qui lui sont soumis, « il régnera sur tous les royaumes de la terre », על כל ממלכות הארץ. Or cette idée chère à son peuple, le Christ veut la rejeter comme tentation de Satan.

Nous retrouvons la même préoccupation Matth. 16, 13-28; Marc 8, 27 et suiv.; Luc 9, 18 et suiv. D'après Marc et Matthieu, Jésus allait vers les environs de Césarée de Philippe; d'après Luc, il priait à l'écart avec ses disciples. Dans les deux cas, il veut savoir ce qu'on dit de lui. Le récit de Luc ajoute de l'intérêt à notre sujet, puisque cette question subite après la prière montre sous quelles impressions cette dernière a été adressée à Dieu. « Les uns, répondirent-ils, disent que tu es Élie, le prophète annoncé par Moïse », etc., etc. — « Et vous, que pensez-vous de moi ? » — Alors Pierre lui répond au nom de tous : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant » (Matth. 16, 16), c'est-à-dire, tu es le Messie, l'Oint de Dieu attendu et qui doit tout restaurer..... Alors Jésus explique à ses disciples en quoi va consister sa Messianité :

il doit souffrir, être persécuté, mourir enfin ! Mais Pierre ne comprend plus : « Mourir ? mais le Messie doit régner éternellement ! » Jésus, qui a saisi la vanité de l'idée juive, repousse Pierre : *ἵπαγε ὀπίσω μου, σατανᾶ. σκάνδαλον εἶ ἐμοῦ, ὅτι οὐ φρονεῖς τὰ τοῦ Θεοῦ, ἀλλὰ τὰ τῶν ἀνθρώπων* ! Pourquoi Jésus le repousse-t-il si durement ? Pourquoi lui est-il en scandale ? C'est que la tentation qu'il a repoussée dans sa prière, tentation dont il sent toute la réalité, Pierre l'a renouvelée avec d'autant plus de force que Pierre exprime l'opinion courante du peuple. Si donc il accepte cette idée éminemment populaire, s'il sacrifie son haut idéal religieux à cette force matérielle et grossière, il aura le succès ; le peuple le suivra, il sera roi et chef !... On comprend maintenant la dureté de *ἵπαγε ὀπίσω μου, σατανᾶ*.

Si nous nous sommes étendu sur ce point plus que ne le comportait notre sujet, c'est que nous avons voulu montrer toute la réalité du drame psychologique de la vie de Jésus. Il ne faut pas nous faire illusion ; nous avons là, devant les yeux, une lutte terrible et dont nous ne nous représentons pas toujours suffisamment le tragique. Mais ce que nous avons dit pourra nous faire comprendre pourquoi la prière de Jésus va tellement différer des prières formelles des Juifs de son temps ; les hommes de la loi ne connaissent pas ces luttes de l'âme ; ils sont morts. C'est parce que Jésus vivait d'une vie intense et complète qu'il a supporté ces luttes et qu'il a prié comme aucun homme n'a jamais prié¹.

¹ Il n'appartient pas à l'historien de décider sur la question de la

A notre avis, c'est là qu'il faut chercher l'origine psychologique de la prière de Jésus. Ce point établi, il ne nous reste plus qu'à le suivre dans les différentes circonstances où nous le voyons prier.

3. *Jésus en prière.* — Nous avons déjà cité Luc **9**, 18. Nous voyons aussi Jésus rendre grâces avant le repas ; c'était d'ailleurs le devoir de tout Juif fidèle (Matth. **14**, 19 ; Marc **6**, 41 ; Luc **9**, 16 ...εὐλόγησεν... Marc **14**, 22, 23 ...εὐχαριστήσας... Schürer *l. c.*).

Lors de son baptême, Jésus prie : « ...pendant qu'il priait » (Luc **3**, 21). Plus tard, il va choisir les douze. Au moment de s'attacher définitivement ces quelques hommes qui seront ses compagnons, qui connaîtront ses plus intimes pensées et qu'il établira comme moissonneurs dans la moisson du Père, Jésus passe la nuit entière en prière : καὶ ἦν διανυκτερεύων ἐν τῇ προσευχῇ τοῦ Θεοῦ (Luc **6**, 12). Il sent toute l'importance de son acte, et ce n'est qu'après une sérieuse réflexion, pendant laquelle il a cherché la volonté de Dieu, qu'il séparera des autres

« sainteté » de Jésus. Les textes ne donnent rien *pour* ou *contre* la « sainteté » de Jésus. C'est une question de dogmatique.

« Die schwersten Versuchungen kamen für Jesus unmittelbar aus seinem Beruf; seine sittliche Charakterbildung hat sich gerade in der stetigen Prüfung und Uebung seiner Berufstreue vollziehen müssen. Während sinnliche und selbstische Reize gewöhnlicher Art für ihn kaum irgend etwas Versuchliches gehabt haben können, hat er die rein religiös-sittliche Auffassung nicht seiner Messianität, aber seines unmittelbaren Messiasberufs im Kampfe wider die theuersten Ideale seines Volkes und, wenn man seine bis zuletzt nicht völlig erstorbene Hoffnung auf wunderbares Eingreifen Gottes erwägt, auch im schweren Kampfe mit sich selbst erringen müssen. » (Lipsius, *Dogmatik*, 2. Aufl., 1879, p. 570). Nous ne saurions rien ajouter à ces paroles du professeur d'Iéna, si compétent dans les questions de psychologie religieuse.

disciples ceux qu'il croit suffisamment préparés pour être ses apôtres.

En général, Jésus affectionne la solitude; nous le voyons souvent se retirer sur la montagne pour rentrer en lui-même et converser avec son Père¹. C'est dans la solitude que l'âme est plus disposée à se rapprocher de Dieu; le monde, ses soucis et ses distractions sont loin et Dieu semble plus près de nous.

Voyons maintenant les récits des derniers moments de Jésus, si riches pour notre étude. Matth. **26**, 36 et ss.; Marc **14**, 32 et ss., et Luc **22**, 39, et ss., nous racontent l'agonie de Jésus. Arrivé à la dernière heure, Jésus se rend à Gethsemané et là prie son Père dans l'agonie et la plus profonde tristesse. « Mon âme est triste jusqu'à la mort », lui fait dire Matthieu; les synoptiques parlent d'une grande angoisse qui assiégea l'âme de Jésus; il se jette à terre, se relève, retombe en prière, va trouver ses disciples, les blâme de ce qu'ils ne peuvent veiller sur lui.

Chez Matthieu, il y a progression ascendante dans la prière. Jésus dit en premier lieu: « Père, si c'est possible, que cette coupe s'éloigne de moi, cependant, non comme je veux, mais comme tu veux; » puis... « Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite. » Enfin, il fait une troisième fois la même prière. On y sent l'espérance vague que cette souffrance peut lui être épargnée. Cette idée est surtout

¹ Luc 4, 42 εἰς ἔρημον τόπον.

Marc 1, 35 καὶ ἀπῆλθεν εἰς ἔρημον τόπον, κακεῖ προσήύχετο.

Marc 6, 45 (après la multiplication des pains) καὶ ἀποταξάμενος αὐτοῖς ἀπῆλθεν εἰς τὸ ὄρος προσεύξασθαι.

exprimée avec force chez Marc (14, 36): « Abba, Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe! Toutefois non ce que je veux, mais ce que tu veux! » Luc présente quelques différences. Il place la scène au jardin des Oliviers, sans mentionner « le lieu appelé Gethsemané ». Les disciples suivent Jésus volontairement. Il fait sa prière à genoux et non étendu à terre. Voici les termes de la prière: « Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe? Toutefois que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne ». Luc ne sait rien d'une interruption dans la prière; d'autre part, il ajoute au récit la sueur de sang et l'ange « qui lui apparut pour le fortifier ». Luc remarque encore que Jésus entre en agonie (*καὶ γενόμενος ἐν ἀγωνίᾳ*), luttant entre la vie et la mort. Marc exprime cet état par les deux verbes *ἐκθαμβεῖσθαι* et *ἀδημονεῖν*.

Au fond, la scène est la même; ces petites différences sont insignifiantes¹.

L'ensemble est net, et si nous regardons ces récits comme historiques, ce qu'il nous paraît impossible de ne pas admettre, nous pouvons aisément reconstituer l'état psychologique de Jésus pendant ces dernières heures.

Jésus avait prévu sa mort depuis longtemps. Maintenant, il sait que l'heure est venue et que le supplice ne peut tarder.

Il a cependant envisagé cette mort avec calme, et s'est habitué à y penser. Que de fois n'a-t-il pas dit à ses

¹ Cependant elles semblent prouver que Luc a puisé dans une autre source que Marc et Matthieu, ou tout au moins qu'il a retravaillé les sources utilisées par notre premier Évangile à connaître d'ailleurs celui-ci.

disciples que le fils de l'homme devait souffrir et mourir ! Je dirai plus : il a même considéré sa mort comme nécessaire. S'il s'est reconnu comme Messie, l'idée messianique a subi chez lui une évolution, elle s'est transformée. Le Messie, d'après les Juifs, devait subsister à jamais. Chez Jésus, la même idée est acceptée sous une autre forme. Le Christ doit mourir, mais pour revenir bientôt présider au Royaume. C'est alors que Jésus arrive à la croyance en la Parousie, à la certitude de son retour prochain après sa mort. Il est impossible de comprendre autrement des passages tels que Matth. **24**, 29¹ ; **26**, 64² ; Marc **13**, 24. 31. **14**. 62 ; Luc **21**, 25-33. C'est surtout en face de sa mort certaine que cette idée s'accroît encore plus. Comme Messie, il doit présider à la fondation du Royaume. Aussi devant le Sanhédrin déclare-t-il qu'il reviendra bientôt sur les nuées du ciel, Juge suprême dans le grand Jugement qui doit précéder la venue définitive du Royaume de Dieu sur la terre. Ce n'est donc pas la mort qui le surprend ; la coupe qu'il demande au Père de lui épargner, c'est la souffrance. La souffrance révolte. La mort en soi, pour celui qui croit à la vie éternelle, n'est rien ; mais l'agonie ! Voilà ce qui explique l'angoisse et la prière de

¹ Voir sur ce passage l'excellent commentaire de B. Weiss, *Meyer's Komm. über Matthäus*, 7. Aufl., 1883, p. 474.

² B. Weiss (*l.c.*, p. 526) dit à propos de ce verset qu'il est tout à fait arbitraire de ne pas rapporter ce verset à la Parousie du Christ et de l'entendre, avec Bèze, Neander, Holtzmann, Schenkel, Gess, Meyer et Keil, comme une prédiction de son activité spirituelle sur le monde, comme la révélation de sa puissance dans les cœurs. — Sur toute cette partie, à peine ébauchée ici, consulter l'excellent chapitre VIII du beau travail de M. Baldensperger, *Das Selbstbewusstsein Jesu*, Strassburg, 1888.

Jésus. Il a accepté la mort, mais il ne peut encore se faire à l'idée du supplice. Ce n'est pas tant le sentiment prochain de la séparation d'avec ses disciples, ce n'est pas tant le souvenir des heures si douces passées avec les siens (sans parler ici des idées singulières que Renan lui a prêtées tout à fait gratuitement) qui l'agite, mais c'est le supplice que son imagination lui représente avec ses sinistres couleurs. Il sent déjà l'amertume de la coupe qu'il va boire. Alors il s'écrie : « S'il était possible que cette coupe passe loin de moi ! »

Mais la lutte quelque pénible qu'elle soit, ne peut faire disparaître la confiance du Fils envers le Père. La conscience de Dieu l'emporte sur les terreurs anticipées du supplice prochain, et ayant vaincu la tentation, ayant dompté la faiblesse de la chair et la crainte, il s'écrie dans un magnifique élan d'obéissance et de soumission à la volonté de Dieu : « Père, non ce que je veux, mais comme tu veux ! »

La conscience religieuse n'a rien trouvé de plus sublime ; c'est là le *summum* de la foi. Dans cette soumission et cette acceptation de la volonté de Dieu, l'âme de Jésus a trouvé la paix, — toute âme meurtrie et angoissée, un modèle et une force.

Les deux passages qu'il nous reste à examiner sont dans le même esprit.

Matth. 27, 46, Marc 15, 34, nous avons le cri d'angoisse de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné¹ ». L'évangéliste, qui cherche surtout à rattacher

¹ Matth. 27, 46: *ἡλει, ἡλει, λεμὰ σαβαχθανει*. Marc 15, 34: *ελωί, ελωί, λεμὰ σαβαχθανει*. En hébreu nous aurions *אֱלֹהֵי אֱלֹהֵי לָמָּה עָזַבְתָּנִי* (araméen) correspond à l'hébreu *עֲזַבְתָּנִי*.

toute parole du Christ à un verset biblique, entendait bien que Jésus avait cité le Psaume 22 ; c'est une preuve de plus pour les Juifs que Jésus est le Christ, puisqu'il cite un Psaume messianique ! En face d'une telle préoccupation, plusieurs critiques ont douté de l'historicité de cette parole. C'est là une conclusion superficielle. Je ne vois aucune impossibilité psychologique à ce que Jésus, succombant sous la douleur, se soit écrié : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné. » Mais ce que la critique doit rejeter, et rien de plus, c'est la préoccupation réelle qui aurait poussé Jésus à citer le Psaume 22. « Il y a quelque chose de révoltant, dit Reuss (*Hist. Ev.*, p. 694), dans cette idée scolastique, d'après laquelle, dans un moment comme celui-là, Jésus aurait choisi à dessein un certain passage pour faire une déclaration de théologie ou d'herméneutique. »

J'en dirai autant pour Luc 23, 46 — « Père, je remets mon âme entre tes mains. » Il est très probable que Luc regarde cette parole comme une citation, ce qui n'empêche pas la critique de rejeter une telle conception ; tandis qu'acceptée comme cri de l'âme, se soumettant à la volonté de Dieu, elle est pleine de grandeur et de vérité.

4. *Évangile Johannique*. — Jusqu'ici nous n'avons eu aucun passage parallèle à citer du quatrième Évangile. Examinons donc à part les prières qu'il contient.

Il ne faut plus nous attendre à rencontrer en Jésus la lutte et l'angoisse.

Le Christ du 4^e Évangile est d'un autre monde ; par conséquent il ne partage pas les faiblesses de l'humanité souffrante. C'est au tombeau de Lazare que nous le voyons

pour la première fois prier (Jean **11**, 41, 42). Le caveau est ouvert. Alors Jésus lève les yeux au ciel et rend grâces à Dieu. A proprement parler ce n'est pas une prière, le *λόγος* n'a pas besoin de prier. Le Père est sans cesse dans un rapport intime avec le Fils, et ce que désire le Fils, le Père le donne toujours, puisqu'ils sont un, puisqu'ils ont une même volonté et un même amour. S'il rend grâces maintenant, c'est à cause de la foule qui est là, de la foule incrédule : *ἵνα πιστεύσωσιν ὅτι σὺ με ἀπέστειλας*. «Dieses Gebet, — dit P. Christ (*l. c.*, p. 39) — ist ein blosses Scheingebet, eine äusserliche Akkomodation an das umstehende Volk.»

Partout nous retrouvons ce même esprit. Par exemple : Jean **12**, 27... Des Juifs de la Diaspora ont voulu voir Jésus. Alors il leur parle de son heure qui est proche : la mort est la condition de la vie ;... que ceux qui veulent la vie le suivent... ...Puis il s'arrête et se contemplant : « Mon âme est troublée, dit-il, et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure... Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure, Père glorifie ton nom ! »

Bengel fait la remarque suivante sur cette prière : «*concurrerat horror mortis et ardor obedientiæ*». Cette remarque n'est pas juste à cette place, mais bien à propos de la scène de Gethsémané. Ici je ne vois pas l'*horror mortis* ; l'*ardor obedientiæ* supprime la possibilité même du doute. Et d'ailleurs logiquement le *λόγος* venu en chair ne peut douter ; aussi cette prière doit-elle être prise dans un sens interrogatif (B. Weiss, *Meyer's Komm. über Joh.* p. 488) et non dans un sens absolu : « Dirai-je, ô Père,

sauve-moi de cette heure? Non, puisque je suis venu spécialement dans ce but.» Voilà le sens de la prière de Jésus dans ce passage.

Nous avons encore la grande prière du chap. 17 qu'on a appelée *la prière sacerdotale*, comme exprimant l'acte d'oblation du grand prêtre. Cette prière a lieu immédiatement avant l'arrestation de Jésus; elle est donc le parallèle johannique de l'agonie de Gethsémané. Le λόγος venu en chair glorifie son Père; l'heure est venue où le Fils va être glorifié à son tour. Le calme le plus parfait, une élévation solennelle et inspirée anime cette page sublime. La conscience d'un rapport unique avec le Père, la conscience de sa mission rédemptrice, comme venu du Père et y retournant, sont les idées capitales qui s'en dégagent. L'intercession est plus dans la forme que dans le fond: «πάτερ, ἐλῖλθεν ἡ ὥρα. δόξασόν σου τὸν υἱόν» (17, 1).

L'heure de la victoire est proche, le Fils va retourner dans la gloire d'où il était venu. «Je t'ai glorifié, glorifie-moi...» «Père, je veux (πάτερ, ὃ δέδωκάς μοι θέλω ἵνα ὅπου εἰμι...) que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.» «La vie éternelle c'est qu'ils te connaissent toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé Jésus-Christ.» Je n'ai rien dit de trop de cette prière, quand j'ai dit qu'elle exprimait une élévation solennelle et inspirée. Elle restera ce qu'elle est, unique, dans toutes les littératures par sa profondeur mystique, elle édifiera et élèvera encore bien des âmes quand bien des générations

seront passées¹. Mais quelque grande et quelque sublime qu'elle soit, elle ne peut être attribuée à Jésus. On a voulu retrouver dans les synoptiques des paroles qui auraient pu servir à la former ; c'est de la pure subtilité exégétique, inspirée peut-être dans un but d'apologétique, mais qui n'a rien à faire avec la science².

Cette prière montre l'abîme qu'il y a entre le Christ des synoptiques et celui du quatrième Évangile ; l'antithèse ne peut être résolue : Gethsémané d'un côté ; la prière sacerdotale de l'autre. Il faut choisir. Et les synoptiques ont tout pour eux.

En résumé :

1) Luites et tentations de Jésus, dans son acceptation de la vocation messianique. Luites très graves qui ne cessent qu'avec la mort de Jésus.

2) Victoire par la prière ; la conscience de la Paternité divine qu'a Jésus le sauve de la défaite. Il se soumet absolument à la volonté du Père, et c'est dans cette soumission, fruit de la prière, qu'il a la force de vaincre.

¹ On rapporte que Spener n'osa jamais prêcher sur cette prière, tant elle dépassait à ses yeux la mesure de la foi ordinaire. Il se la fit relire trois fois à son lit de mort.

² Das hohenpriesterliche Gebet... ist jedoch nicht Bitte noch Dank, sondern verherrlichende Darbringung des Werkes Christi oder Selbstdarstellung Christi, wie er sich mit seinem Werk verbunden weiss... Nach unserer Meinung ist auch diesem Gebet ein historischer Gehalt zuzuschreiben. (Schenkel's *Bibel-Lexicon*, Article *Gebet*, p. 340.)

DEUXIÈME PARTIE

L'ENSEIGNEMENT DE LA PRIÈRE

« Quære veram pacem, non in terris,
sed in cœlis; non in hominibus, nec in
cœteris creaturis, sed in Deo solo. »

De Imitatione Christi. Lib. III, c. 35.

Quand on parle d'enseignement à propos de Jésus, il faut toujours se garder de lui attribuer un développement systématique de doctrines. Il n'est pas docteur, nous l'avons déjà dit. Il donne de simples instructions à ses disciples, instructions fondées sur son expérience intime et que lui suggèrent les circonstances.

C'est ce que nous devons toujours nous rappeler quand nous parlons de l'enseignement de Jésus sur la prière. Aussi pour montrer l'esprit des instructions de Jésus sur ce sujet, nous étudierons méthodiquement les passages où il parle de la prière ; et de la comparaison des textes nous tirerons un enseignement.

1. *Nécessité de la prière.* — Pour Jésus, il va de soi que l'homme religieux doit prier. De même que l'existence de Dieu est pour lui un axiome, de même la nécessité de la

prière ne se discute pas. S'il polémique à propos de la prière, ce n'est jamais en apologiste ; c'est sur le fond et les conditions de la prière que sa critique est dirigée. Ainsi pour Jésus l'homme religieux doit toujours prier.

A Gethsémané, Jésus reprend ses disciples, qui sommeillent, et leur dit de prier : « Priez, afin que vous ne tombiez pas en tentation » (Luc **22**, 40). Matth. **26**, 41 et Marc **14**, 38 ont une rédaction plus complète : « Veillez et priez, afin de ne pas tomber en tentation ; l'esprit est bien disposé et la chair est faible. » Jésus parle-t-il de la destruction prochaine de Jérusalem ? « Priez, dit-il, que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ou le jour du sabbat. » Parle-t-il du Jugement qui suivra sa Parousie : « Veillez et priez en tout temps, afin que vous ayez la force d'échapper à toutes ces choses qui arriveront et de paraître debout devant le Fils de l'homme. » (Luc **21**, 36.)

Jésus parle-t-il de la venue du royaume des cieux sur la terre, alors que Dieu sera le législateur immédiat de l'humanité ? « La moisson est grande, les ouvriers peu nombreux. Priez le Seigneur qu'il envoie des ouvriers dans la moisson. » (Matth. **9**, 38 ; Luc **10**, 2.)

Lorsqu'il voit les siens pleins de soucis pour la vie de chaque jour, montrant ainsi leur peu de foi, il les rassure, il leur rappelle que Dieu est un Père qui prend soin des siens. « Car, dit-il, votre Père céleste sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. » Matth. **6**, 25.

De tous ces passages il ressort que pour Jésus l'homme religieux prie sans cesse. On pourrait dire que, d'après lui, la prière est à l'âme ce que la respiration est au corps.

2. *Critique de la prière pharisaïque.* — Mais Jésus ne se

contente pas de rappeler à ses disciples ce grand devoir de la prière ; il leur enseigne comment le vrai croyant doit prier. Il leur dit tout d'abord comment il *ne faut pas* prier.

Quelle critique des usages des Pharisiens et des Docteurs de la Loi ! Voyez Luc **20**, 47 et Marc **12**, 40 : « Gardez-vous des scribes... qui dévorent les maisons des veuves et qui font pour l'apparence de longues prières. Ils seront jugés plus sévèrement ». Les Scribes recevaient de l'argent des pauvres gens qui dans leur simplicité ne soupçonnaient pas l'hypocrisie de ces hommes de la tradition, hommes au visage compassé, portant de longues robes et de larges phylactères. Jésus les stigmatise avec une sévérité qui ne laisse aucun doute sur le mépris que lui suggéraient leurs pratiques. Voyez encore ce tableau si frappant de la piété juive d'alors (Matth. **6**, 5-6) : « Lorsque vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des rues pour être vus des hommes. Je vous le dis, ils ont déjà (ἀπέχουσι) leur récompense. Mais quand tu pries, rentre dans ta chambre, ferme ta porte et prie ton Père en secret, et ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera. » Il continue (vers. 7) : « En priant, ne multipliez pas de vaines paroles comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. »

Ce que Jésus condamne dans ces divers passages, c'est la prière telle que la loi l'avait faite. La loi avait tout réglé, tout précisé, tout cristallisé. Cette libre conversation de l'homme avec Dieu, la prière, « diese zarteste Blüthe des innersten Gemüthslebens », comme dit Schürer (*l. c.*, p. 411), était devenue une affaire de mémoire et de con-

vention. Les rabbins avaient fixé les paroles mêmes de la prière, les heures, les circonstances où l'on devait les prononcer. Alors que la prière est enfermée dans une formule légale, elle devient une pure œuvre extérieure. Quelque belle et profonde qu'elle fût (comme le Schemone-Esre), qu'importait si l'on priaient pour remplir un devoir ! Qu'importaient les paroles de rabbi Éliézer (Berakthoth, IV, 4; Pirke Aboth, II, 13) : « Celui qui regarde la prière comme un devoir fixe (קבץ) ne prie pas en réalité » quand lui-même travaillait à ce légalisme¹ ? A cette tendance se joint une autre erreur. On croyait qu'un grand nombre de prières répétées avaient un grand poids auprès de Dieu, et favorisaient l'exaucement. Jésus traite cette tendance de paganisme. A ceux qui prient ainsi, il dit de prier avec intelligence et confiance, sans vouloir obtenir de force ce qu'ils demandent ; et aux pauvres, comme aux vaniteux et aux hypocrites de la prière, il dit que la prière est l'offrande la plus pure que l'on puisse faire à Dieu. Aussi leur demande-t-il de se garder du tumulte du monde, de rentrer dans le secret, et quand ils se possèdent bien, quand ils ont fait le silence autour d'eux-mêmes, de prier et de parler au Père. Mais qu'ils se gardent de l'orgueil et de la vanité ! Ce qu'il veut, c'est l'humilité, tandis que le Pharisien ne cherche que sa gloire propre.

Rien ne montre mieux l'antithèse frappante entre les deux conceptions que la parabole du Pharisien et du Publicain (Luc 18, 9). Le Pharisien est fier de sa justice. Il a accompli la loi. Les hommes l'honorent et le respectent

¹ Schürer, *l. c.*, p. 411. Voir aussi p. 383, 409, 410 et *passi m.*

pour sa vertu. « Dieu, je te rends grâces, dit-il, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont ravis-seurs, injustes, adultères, ou même comme ce publicain¹!... » La prière du publicain n'a pas de parallèle dans les écoles juives. L'homme qui reste éloigné, le front penché vers la terre, se frappant la poitrine, n'est pas à comparer avec le juste pharisien. Ses fautes lui ont attiré la réprobation publique; il est méprisé : « O Dieu, sois apaisé envers moi ! » Et cependant cet homme, disait Jésus, est plus près de Dieu que l'orgueilleux Pharisien.

3. *De l'exaucement de la prière.* — L'acte de la prière implique la croyance à l'exaucement. L'on ne demande que si l'on a la certitude de recevoir; et pour Jésus l'exaucement de la prière est certain.

Dans sa conception religieuse, Dieu est un Père qui embrasse dans son amour tout l'univers et chaque créature en particulier. Dieu est la loi et la condition de tout. Il n'y a pas alors opposition entre lois naturelles et volonté divine; rien n'existe que pour Dieu et tout ce qui est n'a sa réalité qu'en Dieu. Si Dieu est un Père qui a toujours devant les yeux les soucis de ses enfants, il est tout naturel qu'il répondra à leurs demandes en tant qu'elles correspondront à sa volonté, qui ne veut que leur bien et leur perfection.

¹ On pourrait croire que Jésus a noirci le tableau. Il n'en est rien. On trouve dans la *Gemara* une prière analogue. « Je te rends grâces, ô Dieu, de ce que tu as placé mon sort parmi ceux qui fréquentent les écoles et les synagogues, et non parmi ceux qui vont dans les théâtres et les cirques. Je travaille pour hériter les dons et eux pour leur perdition. » (Prière de R. Nechannia à la sortie de l'école, *Traité des Berakhoth*, IV, 2, *Talmud*, traduction de Moïse Schwab, I, p. 81.)

Le passage classique pour l'exaucement de la prière est Matth. 7, 7 et Luc 11, 9 : « Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit ; celui qui cherche trouve et l'on ouvre à celui qui frappe. » De telles paroles n'ont pas besoin de commentaire.

Mais toute prière est-elle exaucée ? Ceci nous amène à considérer les conditions d'une vraie prière.

Nous lisons Matth. 21, 22 : « Tout ce que vous demanderez avec *foi* (πιστεύοντες) par la prière vous le recevrez. » Marc 11, 24 : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et vous le verrez s'accomplir. » La foi est donc condition nécessaire, absolue de l'exaucement de la prière. Seulement ceux qui prient avec entière confiance verront leurs vœux se réaliser. Pour parler le langage moderne, la foi est la condition subjective de l'exaucement.

Viennent encore dans ce même ordre d'idées deux passages qui ont pu paraître choquants, mais qu'il est facile de comprendre. Jésus parle en parabole ; il faut traduire sa pensée.

Nous avons la parabole de la veuve et du juge inique (Luc 18, 1). La veuve prie le juge inique de lui faire justice ; il refuse d'abord. Enfin, importuné, il répond à sa demande ¹.

¹ Luc 18, 5.... ἐκδικήσω αὐτήν, ἵνα μὴ εἰς τέλος ἐρχομένη ὑπωπιάζῃ με. (ὑπωπιάζω signifie littéralement : donner des coups de poing au visage). « Der Richter setzt spöttisch den Fall, dass das Weib zuletzt desperat wird, ihn thätlich angreift und ihm das Gesicht bläut. » (B. Weiss, *Meyer's Komm. über Lucas*, p. 555.)

Est-ce à dire que le fidèle doit chercher à fatiguer Dieu de ses prières et obtenir ainsi de force l'objet de ses vœux? Jésus n'a-t-il pas dit, au contraire, que les longues prières rappelaient les païens et n'avaient pas de valeur auprès du Père? La pensée est différente. Cette parabole a pour but de rappeler aux fidèles de ne jamais se relâcher dans leur prière et dans leur confiance (Luc **18**, 1 ... *μὴ ἐνκακεῖν*), car l'exaucement dépend de la persévérance et de la confiance absolue.

C'est un jugement *a fortiori*. Si le juge inique accorde ce qu'on lui demande, à plus forte raison, Dieu, qui est juste, accordera-t-il toujours à ses enfants qui prient avec confiance et foi ce dont ils ont besoin.

De même Luc **11**, 5. Au milieu de la nuit, un homme veut emprunter trois pains à son ami. Ce dernier est déjà retiré au lit. Aussi ne donnera-t-il les pains à son ami que pour n'être pas troublé davantage dans son sommeil. C'est toujours la même idée qui domine sous une forme différente.

L'ami donne de peur d'être importuné; Dieu, dont la patience n'a point de bornes, exaucera toujours les prières de ses enfants, dont il connaît les nécessités et les besoins¹.

Enfin nous avons Matth. **7**, 9 et Luc **11**, 11 : « Lequel de vous donnera une pierre à son fils s'il lui demande du pain? ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un

¹ Il est bon de remarquer que cette forme hyperbolique ne se trouve que chez Luc. Elle est très hardie et peut être mal interprétée. Cependant le sens que nous avons donné est clair. Le silence des deux autres évangélistes ne prouve rien pour ou contre l'historicité de ces deux passages. Suivant son habitude, Luc aura puisé dans une autre source.

serpent ? (Luc a de plus : Ou s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ¹?) Si donc, méchants comme vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le lui demandent ² ? »

Ces paroles de Jésus nous donnent la condition objective de l'exaucement de la prière. Dieu est comparé à un père. Le père ne donnerait pas un serpent, un scorpion à son enfant ; il donnera toujours ce qui est bon (δώσει ἀγαθὰ). Si l'enfant dans son ignorance demandait quelque chose de mauvais, le père ne le lui donnerait pas. Aussi Dieu qui voit et connaît tout, ne donnera à l'homme que ce qui est conforme à sa volonté et à sa sagesse. Si la prière de l'homme est conforme à la volonté de Dieu, si l'exaucement de cette prière procure à l'homme un bien réel, elle sera, d'après Jésus, certainement exaucée.

Ainsi conditions subjectives de l'exaucement : foi, confiance, persévérance ; conditions objectives : sagesse et amour de Dieu, agissant comme Père.

Jésus semble avoir reconnu une valeur spéciale à la prière faite en commun, Matth. 18, 19 : « Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque (περὶ παντός πράγ-

¹ A ce propos, Werner a commis une légère erreur (*Jesu Lehre vom Gebet, Jahrb. f. prot. Theol.*, 1881, p. 408). Il dit : « Bei Lucas steht statt des Fisches « ein Ei », und statt der Schlange « ein Scorpion ». Ce n'est pas à la place, mais en plus qu'il fallait dire.

² Au lieu de : ὁ πατήρ ὑμῶν.... δώσει ἀγαθὰ τοῖς αἰτοῦσιν αὐτόν, Luc a : δώσει πνεῦμα ἕγιον. — La leçon originale me semble être chez Matthieu. On sent déjà une évolution de doctrine chez Luc.

ματος), elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Pourquoi la prière est-elle exaucée quand deux ou trois sont réunis pour prier ? C'est qu'alors aucun sentiment égoïste ne les agite ; leur prière a un but vrai et élevé, selon la volonté de Dieu et dans l'esprit de Jésus, et une telle prière ne peut être qu'exaucée.

Il nous reste à examiner l'impression : « συνηγμένοι εἰς τὸ ἑμὸν ὄνομα, » ce qui nous amène à « la Prière au nom de Jésus ».

4. *De la Prière au nom de Jésus.* — Jésus a-t-il enseigné la prière en son nom ? Et s'il l'a enseignée, dans quel sens faut-il la comprendre ?

Dans le passage précédemment cité « être réunis au nom de Jésus » s'entend être ses disciples, faire les œuvres qu'il a faites. Marc 9, 37. « Quiconque reçoit un de ces petits ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου, me reçoit »... Comment comprendre ce ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου ?

Bleek et Keil pensent que l'enfant portait le nom de Jésus et était admis dans la communauté sous cet auspice. Il n'est pas question de cela. Nous dirons plutôt avec Weiss qu'il s'agit ici de l'amour que l'on doit montrer aux enfants, soit que l'on prenne cette explication au sens réel, soit qu'on la prenne au sens symbolique. L'amour du chrétien doit s'abaisser aux plus petits et là encore « recevoir au nom de Jésus », c'est faire comme Jésus ; c'est être animé de son esprit d'humilité et d'amour.

Plus loin (vers. 38), Jean dit au Maître : « Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en ton nom (ἐν τῷ ὀνόματί σου), et nous l'en avons empêché... »

« Ne l'empêchez pas, dit Jésus ; celui qui peut agir avec puissance en mon nom (*ποιήσει δύναμιν ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου*) ne peut aussitôt parler mal de moi... » Ici il est évident que cet homme se sert du nom de Jésus, comme d'un mot ayant en soi une puissance magique. Il n'est donc pas question d'un homme agissant dans l'esprit de Jésus, mais d'un étranger qui, ayant entendu parler des œuvres merveilleuses que faisait Jésus, veut agir lui-même par la puissance de son nom. Au verset 40, nous lisons encore : « Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau en mon nom (*ἐν ὀνόματί μου*) »... c'est-à-dire quiconque vous donnera un verre d'eau comme étant disciple de Messie, comme agissant dans son esprit et dans son œuvre.

Ainsi dans les récits synoptiques : 1) il n'est pas fait mention de *prier* au nom de Jésus ; 2) dans tous les autres passages, où il est question de « faire un acte au nom de Jésus » (à l'exception de Marc 9, 38. 39, dont nous avons montré le sens particulier), l'expression « au nom de Jésus » signifie : dans l'esprit de Jésus, sous son inspiration, en y apportant les qualités morales qu'il a requises de ses disciples.

Examinons maintenant les passages du quatrième Évangile.

Jean 14, 13 : « Tout ce que vous demanderez en mon nom (*ἐν τῷ ὀνόματί μου*), je le *ferai* (*τοῦτο ποιήσω*), afin que le Père soit glorifié en mon nom. Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le *ferai*. » — 15, 16 : « Je vous ai établis et choisis, afin que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que ce que vous demanderez au Père *en mon nom*, il vous le

donne». — **16, 23. 27** : « En ce jour-là vous ne me demanderez plus rien. En vérité, en vérité, je vous le dis : ce que vous demanderez au Père *en mon nom*, il vous le donnera. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé *en mon nom*. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète... En ce jour, vous demanderez *en mon nom* et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous. »

Le premier de ces passages est unique en son genre ; le λόγος incarné dit à ses disciples qu'il fera ce qu'ils demanderont. C'est la seule fois que nous voyons Jésus se mettre à la place de Dieu et promettre en son nom l'exaucement. Les autres passages disent clairement que Dieu exaucera ce que les disciples demanderont au nom de Jésus. N'y a-t-il pas contradiction ? Werner ne sait que dire (*l. c.*, p. 405) : « Wir wissen nicht, wie wir dies mit allem Uebrigen in Einklang bringen sollen. » Cependant, la difficulté n'est qu'apparente. Nous n'avons qu'à nous rappeler la christologie du quatrième Évangile : καὶ Θεὸς ἦν ὁ λόγος..... πάντα δι' αὐτοῦ ἐγένετο, καὶ χωρὶς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδὲ ἓν ὃ γέγονεν. Ainsi, que la prière soit exaucée par le λόγος en chair ou par le Père, la différence n'est pas grande. C'est une pure question de minutie métaphysique de vouloir marquer une limite entre les deux essences. L'action de la divinité peut être considérée comme unique, venant du Père et du λόγος, unis dans une même volonté.

C'est principalement le dernier passage qui nous montre le sens de la « prière au nom de Jésus », dans le quatrième Évangile. *Prier au nom de Jésus* veut dire : prier à la place de Jésus, en l'absence de Jésus. Jusqu'ici les disciples n'avaient pas prié ; ils n'avaient pas besoin de prier, car

Jésus était avec eux et il subvenait à tous leurs besoins spirituels. Maintenant il s'en va, il retourne dans la gloire; alors Jésus ne priera plus pour eux; c'est à eux, à la place de Jésus, à adresser leurs prières à Dieu, qui les exaucera puisqu'il les aime.

Ainsi l'expression *prier au nom de Jésus* ne se trouve que dans le quatrième Évangile. Et elle signifie *prier à la place de Jésus*.

Jésus a donc certifié aux siens qu'ils peuvent prier avec confiance, puisque le Père écoute toujours ses enfants. Il nous reste maintenant à examiner dans quel esprit doit être faite la prière du disciple de Jésus, comment il doit prier.

5. *Esprit de la prière chrétienne.* — Nous lisons Marc **11**, 25 : « Lorsque vous allez prier (ὅταν στήκετε προσευχόμενοι), pardonnez si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos fautes » (cfr. Matth. **5**, 44; **6**, 14 et 15; **18**, 35). Aucune haine, aucune arrière-pensée ne peut subsister dans l'âme du croyant. La prière étant l'offrande la plus agréable à Dieu, elle doit être pure et sans tache. La paix et l'amour doivent habiter le cœur du croyant.

La parabole du Pharisien et du Publicain (Luc **18**, 9 et suiv.) nous montre dans quel esprit d'humilité la prière doit être faite.

Matth. **7**, 9 et suiv.; Luc **11**, 5 et suiv.; **18**, 1 et suiv., nous rappellent que la foi, la confiance, la persévérance sont nécessaires pour prier dans l'esprit du Christ.

La vanité, la gloriole attachée aux pratiques extérieures

de la piété doivent être bannies de toute âme vraiment religieuse (Matth. 6, 5 et suiv.); ceux qui prient dans cet esprit ont leur récompense dans leur vanité.

Par conséquent, celui qui veut prier doit être humble de cœur, il doit pardonner les offenses, il doit avoir une confiance absolue en son Père céleste, il doit se garder de faire montre de sa capacité religieuse. Alors il peut demander la lumière d'en haut (Luc 11, 13), le Saint-Esprit, et Dieu le lui enverra.

Jésus nous a donné un admirable modèle de vraie prière chrétienne dans la prière dominicale. Nous allons terminer notre étude par une courte exposition de cette prière qui renferme dans sa brièveté l'essence même de la religion chrétienne, ce qui a fait dire à Ritschl qu'elle est le symbole œcuménique des Églises chrétiennes.

Nous avons deux versions de la prière dominicale¹. Texte et contexte varient chez les deux évangélistes². Aussi les exégètes ont-ils soutenu les idées les plus contradictoires sur ce sujet. Schleiermacher, Baumgarten-Crusius, Sieffert, Olshausen, Neander, de Wette, Bleek, Holtzmann, B. Weiss, Weizäcker, Schenkel, Hanne, Kamphausen, Ritschl, etc., rejettent l'historicité du con-

¹ Delitzsch (*Riehm's Handwörterbuch des Biblischen Alterthums*, art. *Vaterunser*, p. 1706) ne voit rien de spécifiquement chrétien dans cette prière. Il trouve à chaque prière un parallèle identique dans la littérature talmudique. «Es ist unleugbar..... dass das Vaterunser an sich kein specifisch neutestamentliches Gebet ist, auch nicht sein kann.....»

² Nous n'étudions ici que les textes donnés dans les Évangiles. Il aurait été intéressant de les comparer avec la version de la *Διδαχὴ* (chap. VIII); mais nous n'avons pas cru devoir sortir des limites que nous nous étions imposées.

texte de Matthieu ; la plupart de ces savants regardent comme original le texte de Luc, à cause de sa concision.

Nous allons étudier d'abord le texte avec ses variantes, puis nous aborderons ensuite la question du contexte.

MATTH. 6, 9-13.

LUC 11, 2-4.

- | | |
|---|--|
| v. 9. οὕτως οὖν προσεύχεσθε ὑμεῖς·
πάτερ ἡμῶν ὃ ἐν τοῖς οὐρανοῖς,
ἁγιασθήτω τὸ ὄνομά σου· | v. 2. ὅταν προσεύχησθε, λέγετε·
πάτερ,
ἁγιασθήτω τὸ ὄνομά σου· |
| v. 10. ἐλθάτω ἡ βασιλεία σου,
γενηθήτω τὸ θελημά σου,
ὥς ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπὶ
γῆς· | ἐλθάτω ἡ βασιλεία σου· |
| v. 11. τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν
ἐπιούσιον δὸς ἡμῖν
σήμερον· | v. 3. τὸν ἄρτον ἡμῶν
τὸν ἐπιούσιον δίδου
ἡμῖν τὸ καθ' ἡμέραν· |
| v. 12. καὶ ἄφες ἡμῖν τὰ
ὀφειλήματα ἡμῶν,
ὥς καὶ ἡμεῖς ἀφήκαμεν
τοῖς ὀφειλέταις ἡμῶν· | v. 4. καὶ ἄφες ἡμῖν
τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν,
καὶ γὰρ αὐτοὶ
ἀφίομεν παντὶ
ὀφείλοντι ἡμῖν· |
| v. 13. καὶ μὴ εἰσενέγκης ἡμᾶς
εἰς πειρασμόν, ἀλλὰ ῥῦσαι
ἡμᾶς ἀπὸ τοῦ πονηροῦ. | καὶ μὴ εἰσενέγκης
ἡμᾶς εἰς πειρασμόν. |

Quel texte doit l'emporter sur l'autre ? Avons-nous les moyens de regarder l'un ou l'autre comme plus près des paroles originales prononcées par Jésus ?

Avec Wendt (Lehre Jesu, p. 97, 98) je préfère, comme plus primitif, *σήμερον* avec l'impératif aoriste *δὸς* de Matthieu à *τὸ καθ' ἡμέραν* avec l'impératif présent *δίδου* ; *τὰ ὀφειλήματα* (Matth. v. 12) à *τὰς ἁμαρτίας* de Luc ; *ὡς καὶ ἡμεῖς* de Matthieu à *καὶ γὰρ αὐτοὶ* de Luc ;

ἀφῆκαμεν τοῖς ὀφειλέταις ἡμῶν de Matthieu à ἀφίομεν παντὶ ὀφείλοντι ἡμῖν de Luc. Aussi sommes-nous très porté à préférer le texte de Matthieu à celui de Luc. Mais pourquoi M. Wendt, après avoir montré que le détail du 1^{er} texte l'emporte sur le second, regarde-t-il Luc, avec la majorité des critiques, comme plus original ? C'est là, je crois, un défaut qui se retrouve chez un grand nombre de savants allemands ; dès qu'un texte est plus serré, plus concis, ce texte gagne pour eux en valeur. Il est certes des cas où cette manière de décider ne manque pas de justesse ; mais quant à moi, en face des textes qui nous occupent, je ne puis juger dans le même sens que les critiques que j'ai mentionnés plus haut. Quand on compare nos textes grecs avec une traduction en langue sémitique, ou plutôt quand on rapproche chacune des prières distinctes des parallèles qui se trouvent chez les rabbins (comme l'a fait Delitzsch, dans l'article de *Riehm's Handwört.*), on est frappé de la fidélité avec laquelle les phrases araméennes recouvrent les phrases grecques du texte de Matthieu ; or, comme cette prière a dû être prononcée en araméen, nous sommes tout naturellement porté à accorder la plus grande valeur au texte qui est le plus près de l'original. Voilà pourquoi, contrairement à la majorité des critiques, nous voyons chez Matthieu les traces d'une plus haute antiquité que chez Luc. Mais — et là je me sépare encore des critiques qui veulent à tout prix préférer un texte à l'autre, — je me garderais bien de regarder le texte de Matthieu comme authentique, à l'exclusion de Luc. Avec deux textes la critique ne peut rien décider dans ce sens. Tout ce qu'on peut affirmer,

c'est que les deux écrivains ont utilisé un texte commun, peut-être araméen, et chacun d'eux l'a rendu dans sa version comme il lui semblait bon ; cependant, Matthieu doit l'avoir rendu plus fidèlement.

Passons aux circonstances qui ont motivé cette prière. A mon sens, l'étude impartiale du contexte ne permet pas de préférer l'un des deux récits à l'autre¹. Si l'on veut à tout prix accorder à l'un ou à l'autre une valeur historique supérieure, il faut nécessairement faire intervenir notre sentiment personnel ; aussi le jugement que nous pouvons porter dans ce cas ne peut être que subjectif. De la sorte, toutes mes préférences sont pour le récit de Matthieu, qui me semble beaucoup plus naturel que celui de Luc. Jésus en effet a dénoncé les usages coupables des Pharisiens ; il est tout naturel qu'il enseigne ensuite aux siens dans quel esprit il faut prier. Il y a là tout simplement thèse et antithèse. Tandis que chez Luc Jésus donnerait une formule, il n'y a plus dans Luc : οὕτως προσεύχεσθε, mais tout simplement λέγετε. C'est un ordre. Pour ceux qui regardent Jésus comme le législateur de la nouvelle alliance, c'est-à-dire comme un second Moïse, armé de lois et d'ordonnances, Luc peut servir d'autorité, et s'ils ne partagent pas l'opinion de ceux qui font dire la prière deux fois, ils regardent Luc comme plus original. Ce n'est pas là notre sentiment. Autant que nous connais-

¹ Il faut rejeter entièrement l'idée de certains théologiens qui, en face de la contradiction qui est dans les récits, n'ont pas hésité à soutenir que Jésus avait donné cette prière à deux moments différents. L'étude attentive des textes montre bien qu'il s'agit du même fait, rapporté différemment par les deux auteurs.

sons et comprenons la vie et l'enseignement du Christ, nous ne voyons pas qu'il ait jamais donné à ses disciples quelque chose qui ressemblât à un règlement ou à une formule. La tradition a transformé en formules et en règlements ses paroles de vie et de liberté ; mais c'est à la tradition qu'il faut s'en prendre et non à Jésus. Aussi je suis très enclin à regarder le texte et le contexte de Matthieu comme plus près du texte primitif qui a été perdu. Le cadre de Luc et la brièveté de la prière montre qu'elle était déjà devenue partie intégrante du culte dans la communauté que fréquentait Luc. Cependant il est intéressant de noter que l'Église a reçu définitivement la leçon du premier Évangile¹.

Maintenant revenons à la prière elle-même, cette perle de l'enseignement de Jésus.

Πάτερ ἡμῶν, notre Père ! Ces mots montrent dès l'abord le rapport nouveau que Jésus nous a révélé entre l'homme et Dieu. Dieu n'est plus seulement le Père de son peuple, il est aussi le Père de chaque individu. *ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς* : on prend souvent ces mots dans un sens symbolique : Deus maxime, benignissime et potentissime (Kuinol). Ce sens peut s'y trouver à la rigueur. Mais il ne faut pas négliger l'idée cosmique que ces mots nous indiquent. Pour le Juif, Dieu, quoique présent partout, habite spécialement le ciel, cette portion de l'univers qui est

¹ La doxologie qui termine la prière dans le texte reçu est rejetée par les meilleures autorités comme ayant été ajoutée à notre texte par les usages ecclésiastiques. D'ailleurs, elle varie suivant les manuscrits. Dans la *Διδαχὴ* elle n'a que deux termes : ὅτι σοῦ ἐστὶν ἡ δύναμις καὶ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας.

supportée par le רָקִיעַ, firmamentum. De là, le Père céleste, comme assis sur son trône, voit et gouverne tout. C'est un précieux indice de la théologie du temps. ἀγιασθήτω το ὄνομά σου: le nom de Dieu, שֵׁם יְהוָה (Ps. 5, 12; 9, 11), renferme tout ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé, de plus sublime. C'est le nom qui a été révélé dans la formule mystérieuse אֱהִיָּה אֲשֶׁר אֱהִיָּה. Aussi, comme tel, le nom de Dieu doit-il être regardé, reconnu universellement comme saint, comme sacré (ἀγιασθήτω); quand tous les hommes confesseront leur acceptation de la sainteté de Dieu, quand ils auront tous reconnu le Très-Haut (cf. נִקְדַּשׁ, Lévitique 10, 3; 22, 2. Ézek. 28, 22; 38, 23... etc.), alors le royaume de Dieu sera proche. ἐλάτω ἡ βασιλεία σου: c'est la prière de tous les jours du Juif pieux, comme on peut le voir dans le Kaddish. C'est le royaume messianique, après lequel soupire le fidèle. Dieu revêtira alors la royauté (βασιλεία); la puissance des ténèbres sera anéantie, et la volonté de Dieu sera accomplie ici-bas sans contestations. C'est ce qu'exprime γεννηθήτω τὸ θέλημα σου: Dieu est le maître absolu des Esprits des cieux; il en sera de même des hommes, lors de la venue du Royaume. τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον: ἄρτον, c'est la nourriture en général, לֶחֶם, victum; ἐπιούσιον peut se traduire de deux façons: *essentiel*, *suffisant* (de οὐσία, essence, Wesen);... *de demain* (de ἡ ἐπιούσα, lendemain). La première de ces traductions est préférable: « donne-nous la nourriture suffisante à notre subsistance. » καὶ ἄφεξις..... « délivre-nous de nos dettes, ἄς καὶ ἡμεῖς ἀφῆκαμεν, comme nous l'avons déjà fait à nos débiteurs ». Le pardon de Dieu est ici conditionné par le pardon de

l'homme ; que l'homme se montre d'abord miséricordieux, et Dieu le sera à son tour. Nous voyons toujours comme condition préalable à la grâce de Dieu la pureté de l'âme humaine. Nous sommes encore loin de la *gratia præveniens*. καὶ μὴ εἰσενέγκῃς ἡμᾶς εἰς πειρασμόν : on a voulu souvent affaiblir la force de la pensée contenue dans ces mots ; on a traduit : ne nous laisse pas succomber à la tentation, — ou encore, — ne nous laisse pas tomber en tentation. Or il y a dans le texte : ne nous induis pas εἰς πειρασμόν. On se récrie : Dieu ne tente pas. C'est qu'on ne comprend pas toute la force du mot πειρασμός : il signifie en même temps *épreuve* et *tentation* (Hébr. תִּסּוּב¹). C'est nous qui avons distingué ces deux sens ; pour le Juif, il n'y avait pas de différence. Dieu *tente*, *épreuve*, non pour faire tomber, mais pour affermir une foi chancelante, ou pour rappeler dans la bonne voie. L'épreuve est pour le bien de l'homme. Mais elle est pénible ; voilà pourquoi nous disons : ne nous induis pas en tentation. ἀλλὰ ὄψαι ἡμᾶς ἀπὸ τοῦ πονηροῦ. On peut comprendre τοῦ πονηροῦ au neutre ou au masculin, le Mal ou le Diable. B. Weiss traduit par le neutre, Meyer avec la plupart des critiques prend le masculin : nous nous rangeons à cette dernière opinion. « Délivre-nous du malin », nous semble être le parallèle de la pensée précédente : « Épargne-nous les épreuves qui sont pénibles, quoique voulues pour notre bien ; mais arrache-nous des liens de Satan qui veut notre perte. » Le *mal* est une notion abstraite qui ne rentre pas dans les croyances de Jésus ; il croit au Diable et aux démons, comme le montrent ses guérisons de possédés.

¹ Wilkii Clavis N. T., édit. Grimm, 1879, sub voc., p. 346.

Voilà cette prière simple et grande tout à la fois. Elle résume tout l'enseignement de Jésus sur la prière : la gloire de Dieu et le salut de l'homme. Elle bannit toute pensée égoïste de la part de l'homme et exprime un état d'âme absolument soumis à la volonté divine. C'est pourquoi elle restera le document le plus vrai et le plus authentique de la religion de Jésus.

CONCLUSION

La prière chrétienne est la plus haute expression du sentiment religieux. Elle tire son origine immédiate de la conscience de dépendance absolue de Dieu. C'est parce que Jésus et ceux qui prient dans son esprit reconnaissent la Providence, c'est-à-dire l'action dans le monde de la volonté de l'Esprit par l'amour, qu'ils peuvent dire : « Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié. » La prière est donc indissolublement liée à cette croyance. La Prière devient ainsi un sacrifice de bonne odeur ; c'est l'âme qui s'offre à Dieu, s'abandonnant entièrement à la sainte volonté du Père. Les anciens Hébreux ne priaient pas, mais ils offraient des sacrifices au Très-Haut. La Prière est le sacrifice éternel de la nouvelle alliance.

Ce qui distingue la religion chrétienne de toutes les autres religions, c'est la guerre acharnée qu'elle fait à l'égoïsme ; Jésus le dénonce comme la source de tout mal ; l'égoïsme, c'est le péché. Par sa vie et par sa mort, qui nous donnent l'exemple de l'abnégation et du désintéressement absolus, Jésus personnifie la religion chrétienne. Le disciple de Jésus doit donc se reconnaître à

l'amour qui l'anime. Ce n'est pas l'acceptation d'une formule qui fait le serviteur de Jésus ; c'est l'amour entraînant la soumission absolue à la volonté de Dieu et la mort complète de l'égoïsme ; c'est l'amour entraînant l'action. Si donc le chrétien doit être mort à l'égoïsme, si l'intérêt personnel doit être subordonné à l'intérêt général, si le chrétien ne doit avoir qu'un but, réaliser ici-bas le royaume de Dieu, comment donc irait-il prier le Père de satisfaire son intérêt personnel par un acte quelconque, en un mot par un miracle ? La prière ne peut être ainsi comprise, du moins la prière de Jésus. Il a dit qu'il pouvait prier son Père et qu'il lui enverrait des légions d'anges ; mais l'a-t-il fait ? Pour Jésus, la Prière est le sacrifice constant de l'âme. Dans sa lutte contre l'égoïsme l'Homme se rapproche de Dieu ; il fuit le monde et ses vanités, il cherche le silence, où l'on entend la voix de Dieu, et c'est là qu'il dépose aux pieds du Père tout sentiment de haine, de vanité, de recherche de soi-même ; il doit dépouiller jusqu'au dernier vestige de sentiment personnel. Quand l'Homme a réalisé cet état, alors il peut adorer Dieu ; il soupire après les jours où tous les hommes seront réellement frères sous le même Père, où la volonté divine sera comprise de tous. Il demande alors au Père, qui revêt les lys de la vallée et qui donne la pâture aux oiseaux du ciel, de ne pas l'oublier au milieu de ses créatures et de lui assurer le pain nécessaire. Mais les tentations de l'égoïsme sont toujours présentes ; l'Homme prie le Père de lui épargner les suites fâcheuses pour la société des Fils de Dieu d'une rechute dans l'abîme de l'égoïsme ; il le supplie de le pré-

server des ténèbres, de lui conserver toujours claire la vue de la volonté divine. Voilà la Prière chrétienne. Elle ne dit pas : *mon Père, mon pain de chaque jour, mes dettes...* mais au contraire : *notre Père, notre pain de chaque jour, nos dettes*. C'est l'Homme qui prie dans chaque homme. La Prière, c'est l'élévation de l'âme humaine au-dessus du monde ; c'est la liberté, la vie en Dieu.

Quand Jésus sentit venir sa dernière heure, les angoisses de l'agonie le saisirent. La coupe était amère. L'ange de Dieu le releva, et il s'écria : « Que ta volonté soit faite ! » Relevons-nous avec lui quand nous souffrons, quand la vie nous est à charge ; il nous a appris à souffrir et partant à prier. Et alors, nous aurons la paix et nous vaincrons, en nous écriant avec lui : « Père, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. »

Vu :

Le Président de la soutenance,

E. MÉNÉGOZ.

Vu :

Le Doyen,

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

INDEX

DES PASSAGES EXPLIQUÉS DANS LE COURS DE CETTE ÉTUDE

MATTHIEU

	Pages
4, 1-11	15
5, 44	38
6, 5, 6 et suiv.	29.39
9-13	38.40
6, 14, 15	38
25	28
7, 7	33
9 et suiv.	38
9, 38	28.35
14, 19	18
16, 13-28	16
18, 19	34.38
21, 22	32
24, 29 et suiv.	21
26, 36 et suiv.	19
41	28
64	21
27, 46	22

LUC

3, 21	18
4, 1-33	15
42	19
9, 16	18
18 et suiv.	16.18
10, 2	28
11, 2-4	40
5 et suiv.	33.38
9	32
11	33
18	39
18, 1 et suiv.	32.33
9 et suiv.	30
20, 47	29
21, 25-33	21
22, 39 et suiv.	19
40	28
23, 46	23

MARC

	Pages
1, 12, 13	15
35	19
41	18
45	19
8, 27 et suiv.	16
9, 37	36
38	36
11, 24	32
11, 25	38
12, 40	29
13, 24, 31	21
14, 32	18.19.20
38	28
62	21
15, 34	22

JEAN

11, 41-42	24
12, 27 et suiv.	24
14, 13	36
15, 16	36
16, 23-27	37
17	25

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION CRITIQUE.	5-11
PREMIÈRE PARTIE. — <i>Jésus en prière</i>	13-26
1. Conscience religieuse de Jésus.	14
2. Tentations et lutttes	15
3. Jésus en prière	18
4. Évangile Johannique	23
DEUXIÈME PARTIE. — <i>L'enseignement</i>	27-46
1. Nécessité de la prière.	27
2. Critique de la prière pharisaïque	28
3. De l'exaucement de la prière	31
4. De la prière au nom de Jésus :	35
5. Esprit de la prière chrétienne	38
CONCLUSION	47
<i>Index des passages du Nouveau-Testament</i>	51

